PUBLICATION DE LA SOCIÉTÉ SLAVE DE PARIS.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

Prix de chaque numéro isolé . . . . . . 20 cent.
Abonnement à douze numéros pour Paris 1 fr.
Pour la Province et l'Étranger. . . . . 2 —

ON S'ABONNE :
A la librairie BLOSSE, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

N. B. Les articles de correspondance, les lettres d'adhésion à la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au directeur-gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commerce, 7.

4e Numéro. — 1er Décembre 1848.

De la Réaction et de son caractère en Autriche.

La réaction est commencée en Autriche. La camarilla s'est servie des armées slaves pour conquérir le pouvoir : elle l'emploie aujourd'hui contre les Slaves eux-mêmes.

Ielatchitj, l'homme de l'Autriche future et de la fédération démocratique des peuples, s'est effacé devant Windischgrätz, l'homme lige des Habsbourgs et de la vieille aristocratie autrichienne. Mais la révolution, quoique suspendue, n'est pas arrêtée : elle reprendra son cours inévitable.

La prise de Vienne a du moins, il faut l'espérer, eu pour résultat de mettre fin aux intrigues du pangermanisme en Autriche, et de consommer la séparation de cette monarchie d'avec le reste de l'Allemagne. Le principal organe des patriotes croates, le *Slavenski iug*, en annonçant cet événement européen, s'écrie : « La justice de Dieu s'est fait » jour, Vienne est un amas de ruines ; — la chute de cette » capitale décide les destinées du slavisme. » Le tableau des diverses péripéties de cette grande lutte remplit depuis un mois nos journaux quotidiens ; nous n'en donnerons ici qu'un rapide résumé.

Après avoir machiavéliquement fomenté la guerre entre les deux nationalités croate et maghyare, le gouvernement autrichien s'était érigé en médiateur impérieux. Son commissaire en Hongrie, le comte Lamberg, investi de pouvoirs illimités, avait prétendu s'arroger le commandement suprême sur les armées des deux peuples. Mais à peine arrivé à Pest, il y avait été cruellement massacré par le peuple ameuté. Dès-lors, pour venger le lâche assassinat de son plénipotentiaire, le cabinet autrichien avait dû renoncer à la partie double qu'il jouait en cette circonstance comme toujours. Il s'était ouvertement déclaré pour les Croates ; et aussitôt le ministre de la guerre Latour avait donné ordre à la garnison de Vienne de voler au secours d'Ielatchitj. Mais les agents maghyars avaient su de longue main gagner à leur cause les chefs des clubs et le bas peuple viennois. En outre, la bourgeoisie fanatisée par les rêveurs du pangermanisme, et voulant à tout prix l'incorporation de l'Autriche dans l'unité allemande, ne désirait rien tant que de voir les Slaves retomber sous le joug des Maghyars. Aussi le triomphe de ces derniers était-il pour les Allemands de Vienne comme un triomphe personnel. Ils s'opposèrent donc unanimement au départ des renforts envoyés par le ministre Latour à l'armée croate. Quelques régiments ayant voulu se faire jour par la force, la garde nationale croisa la baïonnette contre eux. La légion académique surtout, fit des prodiges de courage. Ceux des gardes nationaux qui, retranchés dans la Leopoldstadt, et dans le dôme de Saint-Etienne, tenaient pour le gouvernement, se virent fusillés sans pitié par leurs frères d'armes. Enfin l'empereur et sa cour s'enfuirent de nouveau vers Linz. Tous les ministres étaient cachés ou prisonniers. Le peuple célébrait un triomphe complet : mais il souilla sa victoire par le meurtre barbare du ministre Latour, dont il suspendit le cadavre à la lanterne de son propre palais.

Pendant ce temps la diète autrichienne offrait le spectacle d'une lutte horrible entre les conservateurs, la plupart slaves, qui s'opposaient à l'anarchie, et les radicaux, la plupart allemands, qui visaient à dissoudre l'Autriche pour la reunir à l'Allemagne. Privée d'unité, cette assemblée ne put résister à la violence du choc. Ses deux partis achevèrent de se séparer. La gauche resta à Vienne pour diriger l'insurrection. La droite quitta en masse la capitale ; et à l'appel de Palacky et des députés tchekhs, se rendit à Prague. Là, ayant à sa tête l'ancien président de la diète, elle déclara former à elle seule le parlement tout entier, et invita dans son sein l'empereur fugitif, ainsi que ses ministres. Quant aux membres de l'assemblée restés à Vienne, sous l'inspiration de Schuselka et du député galicien Smolka, ils appelaient à leur aide les Maghyars ; et leur premier acte était de révoquer la nomination impériale du ban des Croates comme gouverneur général de toute la Hongrie.

Dans une telle situation, risquant de se trouver pris entre les deux feux croisés des insurgés viennois et de leurs alliés maghyars, Ielatchitj n'avait pas à balancer : il s'élança sur Vienne, et en forma le siége au nom de l'empereur. De son côté, la diète, sentant son impuissance, protestait hypocri-

tement de sa fidélité aux Habsbourgs, se bornait à réclamer un simple changement de ministres, et reconnaissait l'inviolabilité du trône. Une telle conduite de la part des radicaux d'Autriche montrait assez leur faiblesse et leur manque de foi dans leur propre cause. Ils étaient donc déjà à demi vaincus, Aussi quand la camarilla impériale eut investi le prince Windisgrätz du commandement suprême Ielatchitj se retira volontiers à l'écart, pour laisser à son rival, avec la gloire d'un facile triomphe, tout l'odieux inséparable des mesures de répression. Vienne espérait voir le vieux drame de sa délivrance par les Polonais de Sobieski, se renouveler de nos jours par l'intermédiaire de Kossuth et de ses Hongrois. On s'attendait chaque jour, à chaque heure, à voir arriver les libérateurs. Maintes fois on crut apercevoir du haut des tours de la ville leurs avant-postes. Mais malgré toutes les assurances de l'ambassadeur hongrois Pulszky, cette fantastique armée de Kossuth ne parut pas. Serrée toujours de plus près, Vienne offre enfin de capituler. Dans sa colère, Windisgrätz pose des conditions inacceptables, et l'assaut général est décidé. Une lutte acharnée, et corps à corps, s'ouvre entre l'armée slave et les Viennois. Ceux-ci se défendent de rue en rue, de barricade en barricade jusqu'à ce que le bombardement et l'incendie livrent la ville ruinée à Windisgrätz.

Quoique ses soldats eussent eu à l'assaut le premier rôle, Ielatchitj, menageant habilement sa situation future, laisse le prince bombardeur de Prague s'attribuer tous les honneurs du siége. Entre Ielatchitj, pauvre plébéien, qu'on nous peint comme un chef d'esclaves révoltés et le superbe descendant de Wallenstein, il y a, en effet, toute la distance morale qui sépare deux races : car l'un représente l'avenir de l'Autriche slave et démocratique, et l'autre représente son passé allemand et féodal. Aussi peut-on signaler l'association passagère de ces deux hommes à tendances si différentes, comme le fait le plus caractéristique de la terrible tragédie qui se joue depuis six mois à Vienne. Toutefois, prudent et calculateur jusque dans ses moindres démarches, Ielatchitj ne voulut entrer que le dernier, et sans cortége, dans cette capitale des ennemis de sa race. Vainqueur plein de clémence, sa première pensée fut d'adresser aux Viennois une proclamation flatteuse, où il leur dit :

« Vous me croyez un ennemi de l'Allemagne, un homme qui » veut faire de la belle Autriche un pays slave. Loin de moi » cette pensée..... Je défends la cause des Croates contre » leurs oppresseurs maghyars. Ces derniers ont profité des » journées de mars pour se séparer de l'Autriche ; moi, j'en » ai profité, au contraire, pour me rapprocher de vous, et » pour affranchir à la fois les Croates. Jugez par-là qui de » nous deux, de Kossuth ou de moi, est pour la liberté. » Non, je ne suis ni contre vous, ni contre la liberté : l'ave- » nir vous le montrera. »

Cependant, malgré ces protestations calculées de sympathie pour les Viennois, Ielatchitj ne néglige rien pour attirer à lui tous les Slaves. Dès le 22 octobre il avait écrit aux patriotes tchekhs, représentés par le comité du *tilleul slave* (slavanska lipa) à Prague : « Chers frères, mes actions vous » prouvent quel est mon but. Animé d'un ardent amour » pour le slavisme, je soutiens en même temps l'Autriche, » parce que je regarde l'Autriche comme utile au dévelop- » pement des Slaves. Je regarde même cette puissance » comme si nécessaire pour nous, que si en ce moment » l'Autriche n'existait pas, nous devrions l'inventer..... » Voilà pourquoi je suis venu attaquer et anéantir dans la » capitale même de l'empire le parti à la fois anti-slave et » anti-autrichien. Et quelle n'a pas été ma joie quand j'ai » vu les députés de la Bohême, animés de la même pensée, » venir me tendre la main sous les murs de Vienne, pour » m'aider à vaincre nos ennemis communs ou pour mourir » avec gloire! »

Enthousiasmés par cette lettre, les Tchekhs y répondirent en ces termes : « Illustre ban, notre société du *tilleul* » *slave* n'a jamais douté de votre dévouement au slavisme ; » et c'est de vous surtout que nous attendons notre salut. » Incessamment nos yeux sont tournés vers nos frères iugo- » slaves, avec l'espérance de voir s'élever du milieu d'eux le » soleil de la liberté slave... Comme vous, nous voyons dans » le slavisme la principale force de l'Autriche, et dans le » maintien de la fédération des peuples autrichiens un gage » de l'épanouissement libre de notre nationalité. C'est pour- » quoi nous vous prions de continuer votre appui à nos » frères opprimés, les Slovaques de la Hongrie ;... et, en » retour, nous sommes prêts à vous aider de toutes les for- » ces de notre société par la parole et par l'action. »

Cette entente fraternelle entre les Tchekhs et les Croates, en montrant aux envahisseurs teutons quelle destinée les attend, dicte aux journaux d'Allemagne des tirades pleines de colère contre Ielatchitj. Tous attaquent de concert *ce rusé barbare*, qui se donne en apparence pour le champion de l'Autriche, et qui, au fond, ne veut que la soumettre aux Slaves. Heureusement, observe la *Gazette universelle d'Augsbourg*, les Tchekhs se sont trop hâtés de nous laisser voir dans leur Ielatchitj un futur empereur slave. Il manque encore quelque chose au ban pour recommencer le rôle de Napoléon.—Voilà en quels termes les deux races allemande et slave se trouvent vis-à-vis l'une de l'autre. Qu'en résultera-t-il ? C'est ce que nous apprendrons dans un avenir prochain.

Du Parlement autrichien et de son impuissance à rester Allemand.

Nous venons de voir dans la prise de Vienne une introduction terrible à la lutte des races de l'Europe orientale. L'Autriche slave a, dans ce cas, vaincu l'Autriche allemande. Maintenant, comment cette vieille monarchie va-t-elle se réorganiser ? Deux chefs l'ont sauvée, mais en eux se personnifient deux systèmes opposés. Windisgrätz est l'homme du *statu quo*, qui désire le maintien de l'Autriche à l'état de monarchie aristocratique allemande, exploitant les peuples slaves : Ielatchitj, au contraire, est l'homme du progrès, impatient d'arracher, dans l'intérêt de sa race, à la minorité allemande le monopole du pouvoir.

Dans ce but, le ban des Croates avait déjà voulu envoyer les députés de son pays siéger à la diète de Vienne ; et c'est le refus de les recevoir qui a fait éclater la guerre maghyare, et causé les dernières catastrophes de Vienne. Désormais il ne sera plus aussi facile d'exclure de la grande diète autrichienne les Illyro-Croates. Or les trois nationalités slaves d'Autriche, polonaise, bohême et illyrienne, une fois réunies en une même diète, seront par-là même vis-à-vis des Allemands comme trois à un. Donc, avec le vote universel et le gouvernement représentatif, ces nationalités ne peuvent manquer de faire la loi. Ainsi, au lieu de travailler à dissoudre l'empire, leur intérêt est d'en défendre l'intégrité. Il leur faut un gouvernement central et un ministère responsable par devant un parlement unitaire, où les Slaves, en se tenant bien d'accord, sont sûrs d'avoir toujours une énorme majorité.

Ce vaste empire slave, rival inattendu de la grande Russie, après avoir absorbé en lui la Hongrie, absorberait bientôt à son tour la Turquie européenne, où, comme on sait, la majorité des habitants est slave. Arrivée à posséder ses limites et ses débouchés naturels, la nouvelle puissance slavonne, par la magnificence de sa situation géographique, éclipserait la puissance des tsars, et deviendrait de fait le plus bel empire du monde. On conçoit la séduction qu'exerce une telle perspective sur des esprits avides de gloire et d'une existence politique vainement désirée de-

puis tant de siècles. Quant à nous, il ne nous appartient pas de discuter les bases d'un tel système. Nous laisserons ceux qui rêvent cet empire, en poursuivre la réalisation, sans demander prématurément quelle en serait la langue officielle, ni quelle nation y obtiendrait l'hégémonie sur ses sœurs. Sans signaler dans ce système les impossibilités que nous croyons y voir, nous déclarons franchement que nous ne travaillons que pour une fédération, et nullement pour un empire slave. La Russie ne forme-t-elle pas déjà un pareil empire? En est-elle plus libérale, plus utile au progrès des idées et de la civilisation européenne?

En tout cas, les choses n'en sont pas encore là. Il ne peut, en ce moment, être question que de la réorganisation du parlement autrichien. Mais sous cette question se cache tout l'avenir des Slaves. Dans la nouvelle assemblée constituante il y aura, comme dans la précédente, une quantité de députés slaves qui ne sauront pas parler allemand. Il y aura ainsi pour la diète impossibilité de garder l'allemand comme langue des débats législatifs. Chaque peuple tendant à faire prédominer son idiôme, les peuples slaves transporteront leur langage dans le parlement, qui deviendra de fait un parlement slave. Or, une fois que le pouvoir législatif en Autriche parlera slave, que deviendront la cour et le cabinet allemand des Habsbourgs.

Correspondance de Galicie.

Au moment de mettre sous presse nous recevons d'un représentant polonais à la diète de Vienne, M. Zdzislav Zamoyski une communication remarquable. Ce mémoire offre la confirmation la plus complète de toutes les idées exposées par nous dans nos précédents numéros. Il est de nature à éclairer d'une lumière nouvelle, les rapports jusqu'à présent si mal compris des Slaves avec l'Autriche. Nous croyons rendre service à nos lecteurs, en leur analysant cet écrit, en tout cas digne de la plus sérieuse attention.

DÉCLARATION DE ZDZISLAV ZAMOYSKI, DÉPUTÉ DE LASZEK EN GALICIE, A SES ÉLECTEURS ET AUX MEMBRES DE LA DIÈTE CONSTITUANTE DE VIENNE.

Les événements survenus le six octobre dernier, ouvrent une ère nouvelle dans la vie parlementaire des peuples autrichiens, et m'imposent le devoir d'exposer à mes commettants les principes politiques qui ont dirigé mes actes et mes votes, pendant l'exercice du mandat qu'ils m'avaient confié; en même temps que je dois à mes collègues de la diète constituante, compte des raisons qui m'ont décidé à m'éloigner provisoirement du milieu d'eux, depuis que le parti, qui a fait naître les troubles actuels de Vienne, est devenu prédominant dans l'assemblée.

Avant tout, comme Polonais, je dois déclarer que l'état des choses amené par la dernière insurrection viennoise, n'est à mes yeux qu'un état factice, sur lequel je ne peux plus m'appuyer pour arriver à mon but...

En effet, lorsque je fus appelé comme député à prendre, part aux travaux d'une diète constituante, non exclusivement polonaise, mais convoquée sur une terre étrangère, et composée de représentants de tous les peuples de la monarchie autrichienne, je n'avais nullement prétendu engager l'avenir de ma patrie, avenir certain, d'une réalisation facile à prévoir et très-prochaine peut-être. Je voulais simplement défendre les intérêts de la Galicie, considérée comme province temporairement rattachée à l'Autriche, et appelée à jouir, elle aussi, des libertés octroyées en mars et en mai dernier à tous les peuples de l'empire.

L'ancienne Autriche, celle d'avant 1848, représentée par la dynastie de Vienne, et par une bureaucratie avide, cette Autriche-là, grâce à Dieu, s'est écroulée sans espoir de renaître... Les crimes que cette puissance s'acharnait à commettre depuis tant d'années contre la Pologne, et surtout son œuvre infernale de 1846 en Galicie... nous imposent le devoir de régler un compte sévère avec l'ancien gouvernement impérial. Mais nous ne pouvons être assez injustes pour rendre solidaires de cet inique passé, tous les peuples dont se compose l'Autriche. Loin de là, nous devons de la reconnaissance aux Bohêmes et aux Viennois, qui nous ont obtenu par leur insurrection les libertés dont nous jouissons aujourd'hui... Nous sommes liés à ces peuples par la communauté d'intérêts et de tendances; et jusqu'à un certain point nous ne devons poursuivre avec eux qu'un seul et même but... Ce but est d'élever en commun le nouvel édifice politique et social, destiné à remplacer le monument écroulé de l'iniquité autrichienne... Il s'agit d'établir une alliance fédérative entre tous les peuples qui composent l'empire d'Autriche, de garantir cette alliance par des institutions, mais de réserver en même temps pour chaque province son individualité, et l'autonomie la plus étendue. Or, dans une telle fédération, la prépondérance numérique des nationalités slaves nous assure de grands avantages... Si nous savons, nous autres Polonais, comprendre et établir solidement nos rapports avec les Austro-Slaves, nous exercerons peut-être une influence décisive sur le sort et l'indivisibilité de notre patrie entière. Car l'autonomie provinciale de la Galicie une fois garantie par une alliance fédérative, nous pourrons, à l'abri derrière cet imposant rempart, défendre et préparer l'avenir général de toute la Pologne.

Pour s'établir sur des bases durables, la fédération slave a besoin de doter tout d'abord les communes de la plus large existence possible. L'introduction de ces libertés communales doit être la pierre fondamentale de notre futur édifice politique. C'est là seulement que nous trouverons l'antidote à cette centralisation démoralisante, à cette bureaucratie étrangère qui nous a rongés si longtemps... Voilà pourquoi je veux des institutions communales fondées sur l'égalité la plus étendue, et sur une démocratie réelle poussée jusqu'à ses plus lointaines conséquences, sans distinction de classes ni de culte. Ce n'est que dans la démocratie seule, mais dans une démocratie complète, et non pas exceptionnelle, que nous trouverons la force nécessaire pour élever notre nouvel édifice politique.....

J'accepte, il est vrai, la reconstruction de l'Autriche; mais à condition que ce soit une Autriche toute nouvelle, une monarchie fédérative et démocratique, c'est-à-dire composée d'un ensemble de petites républiques. Chacun de nous devra avoir sa part de souveraineté dans ce nouveau gouvernement, qui nous est nécessaire pour nous abriter contre les envahissements de la Russie, et pour nous donner le loisir d'habituer notre peuple à l'exercice des droits dont il vient d'être investi. De cette manière, chaque commune régissant par elle-même ses affaires intérieures, formerait comme une unité dans la somme totale des diverses nationalités fédérées. Placé à la tête de cet empire démocratique, le monarque ne serait autre chose qu'un simple président de république. En suivant ce système, je crois que les peuples slaves d'Autriche, tous fortement unis dans la démocratie, deviendraient de plus en plus inaccessibles à l'influence moscovite, et refouleraient avec énergie l'absolutisme vers l'Orient...

Quant aux parties de la Pologne qui gémissent encore sous l'oppression de la conquête, dès qu'elles entreverront l'occasion favorable pour se réunir de nouveau en un seul corps, la Galicie, en vertu de son autonomie, fera aussitôt avec elles cause commune: et toutes réunies formeront ensemble un Etat imposant, qui, avec le concours des Slaves libres du Midi, réduira d'autant plus facilement à l'impuissance l'autocratie moscovite.

Je viens d'exposer les motifs pour lesquels, comme député polonais, je devais m'opposer de toutes mes forces à ce que l'élément allemand gagnât dans la diète de Vienne la prépondérance. En laissant s'établir cette prépondérance, et par suite la fusion de l'Autriche avec la confédération germanique, nous aurions par-là même livré définitivement le grand duché de Posen à l'Allemagne, les Slaves du Sud au joug maghyar, et la Pologne au joug russe. Comme conséquence inévitable nous forcions tous les Slaves qui ne veulent pas devenir Allemands à se jeter aux bras de la Russie, et nous rendions impossible pour de longues années la régénération de la Pologne..... Comme Polonais je devais donc protester contre l'incorporation de l'Autriche au reste de l'Allemagne; et contre toute alliance des Polonais avec les Allemands à l'exclusion des Slaves.....

En conséquence, par suite des derniers troubles de Vienne, j'ai cru devoir m'abstenir pour le moment d'assister aux débats de la diète, débats qui, dans la situation nouvelle n'avaient plus de rapport direct avec l'intérêt de mon pays, mais qui lui étaient au contraire préjudiciables, en ce qu'ils concernaient seulement Vienne et son adjonction à l'unité allemande. Or, comme citoyen et député polonais, la question de l'unité allemande ne me préoccupa jamais. En passant à la question de réaliser cette unité par le concours de nous autres députés slaves, et même malgré nous, la diète constituante de Vienne déviait de la légalité. Elle reniait le principe d'une égale représentation de toutes les nationalités de l'Autriche, pour se laisser entraîner sous le joug exclusif des Allemands. Voilà pourquoi j'ai cru devoir m'éloigner provisoirement d'une diète qui avait perdu son caractère constituant et primitif... Mais cette diète sera bien forcée d'en revenir à sa forme d'assemblée constituante autrichienne, seule forme qui lui assure son inviolabilité. Car en cette qualité, et comme pouvoir émanant d'une révolution, son mandat ne saurait finir qu'après qu'elle aura accompli l'œuvre qui était le but de sa convocation, c'est-à-dire après avoir réglé les rapports civils et politiques, intérieurs et extérieurs des divers peuples de la future fédération autrichienne.

Zdzislav Zamoiski, député de la Galicie.

Les Valaques et leur alliance avec les Slaves du Midi.

L'heure présente est une heure décisive pour les jeunes populations de l'Europe orientale. La fortune s'offre à elles plus tôt peut-être qu'elles ne l'avaient espéré; il faut qu'elles la saisissent avec résolution. On voit chaque jour, par les dramatiques événements de l'Autriche, comment les Slaves, et principalement les Slaves méridionaux, entendent leurs intérêts. Deux populations isolées au milieu du monde slave, les Maghyars et les Valaques avaient un rôle à jouer dans ce grand mouvement. Les Maghyars ont méconnu et refusé par une aveugle ambition, celui qui leur était réservé et les voilà peut-être à la veille d'une grande catastrophe. Les Valaques ont mieux compris la situation : par un sentiment vrai de la communauté de leurs intérêts, ils se sont spontanément rapprochés des Slaves méridionaux. On sait que la dernière diète de Transylvanie, formée en grande partie de Maghyars, a voté la fusion de cette principauté dans la Hongrie, et que les Valaques transylvains, qui demandaient depuis tant d'années la reconnaissance de leur nationalité, se sont vus ainsi privés du moyen de l'obtenir pacifiquement. Au prix de leur sang et de la vie d'un grand nombre de patriotes, en dépit de ces mots terribles : *L'Union ou la mort*, partout inscrits par des mains maghyares en face des potences élevées sur toutes les routes, les Valaques ont protesté dans d'immenses *meetings*, où la population entière accourait. D'un autre côté, les régiments valaques de la frontière militaire ont refusé de marcher à l'ordre de Kossuth contre les Slaves insurgés. Dans le banat de Temesvar, la plupart des Valaques ont fait cause commune avec les Serbes. Ainsi les deux peuples viennent de sceller de leur sang, sur plus d'un champ de bataille, une alliance qui promet à l'Europe les résultats les plus salutaires.

Par un juste sentiment de réciprocité, les Serbes de la Turquie, en présence de l'invasion russe dans les principautés moldo-valaques, ont ressenti à leur tour une vive émotion pour la situation malheureuse de leurs nouveaux alliés. Ensuite, lorsque les Valaques ont cherché un appui auprès du gouvernement turc contre l'oppression russe, exactement comme le faisaient les Croates auprès du gouvernement autrichien contre l'oppression maghyare, les Serbes ont paru s'offrir d'eux-mêmes au Sultan pour organiser une résistance armée. La sympathie du gouvernement serbe est acquise de la manière la moins équivoque à toutes ces manifestations. Ainsi, en Turquie, comme en Autriche, les deux nationalités illyro serbe et roumaine se sont rapprochées devant un danger commun. Espérons que cette alliance se consolidera : car elle est destinée à contribuer puissamment au mantien de l'indépendance des deux races.

H. Desprez.

De l'attitude de la France vis-à-vis de la révolution slave.

Il est aujourd'hui prouvé que, sous son masque de démocratie, l'insurrection viennoise n'avait pour but qu'un égoïste intérêt de race, l'intérêt des Allemands d'Autriche à s'absorber dans le corps germanique pour pouvoir continuer par là d'exploiter plus facilement les Slaves qui leur échappent. La même étroitesse de vues qui dirigea les insurgés viennois, malgré leur incontestable héroïsme, dirige encore les insurgés maghyars. Pour les uns comme pour les autres, il s'agit du maintien de leurs conquêtes; il s'agit de conserver, sous le manteau d'un libéralisme simulé, des prétentions surannées d'aristocratie et de monopole.

Malheureusement, dans leur déplorable ignorance des questions slaves, les journaux français méconnaissent la situation veritable de l'Autriche. Ils voient la réaction là où elle n'est pas: et, contre révolutionnaire à son insu, leur propagande aveugle décourage de plus en plus les défenseurs sincères de l'émancipation des peuples. Le cabinet français ne se montre pas, dans ses négociations, plus éclairé que la presse parisienne ne l'est dans la polémique. Notre ministère penche pour les Maghyars et les Allemands; il désire les voir sortir vainqueurs de la crise actuelle. Il ne se doute pas qu'en appuyant ces conquérants contre leurs sujets slaves, il prépare une réaction formidable des étrangers contre la France elle-même. Faute de comprendre de quelle valeur serait pour lui le concours des peuples slaves, il les livre sans espoir à leurs oppresseurs, et les tranforme ainsi forcément en instruments de réaction. Voilà comment, par l'abandon de la grande cause slave en Pologne, en Bohême, en Hongrie, notre diplomatie travaille, en réalité, au profit de nos ennemis, contre la révolution et contre les alliés naturels de la France.

Cyprien ROBERT, propriétaire-gérant.

Poissy. — Imprimerie. de G. Olivier.